

JIŘÍ ŠRÁMEK

LES ORIGINES DE LA CULTURE ET DE LA LITTÉRATURE ROUMAINES

Au moyen âge, une partie de l'ancien Empire romain qu'on appelait jadis la Dacie, et qui est connue aujourd'hui sous le nom de Roumanie, est devenue littéralement un carrefour des nations migratrices. Dans toute l'Europe, il n'y a peut-être pas un seul pays où cette époque reste plus mystérieuse qu'en Roumanie. Quels événements se sont déroulés au nord du Danube dans les ténèbres d'un passé si pauvre en documents quant aux vicissitudes de la Roumanie médiévale? Quels sont les faits historiques qui frayèrent le chemin à la culture roumaine? Voilà des questions que se pose inévitablement tout savant qui s'intéresse à l'étude des lettres roumaines, des questions pour lesquelles l'historien est sans doute le plus compétent.

Petre-P. Panaitesco, spécialiste des relations entre les Roumains et les Slaves, avait publié plus de 160 ouvrages sur l'histoire de la Roumanie, quand il se décida à écrire son *Introduction à l'histoire de la culture roumaine (Introducere le istoria culturii românești)*, Editura științifică, Bucarest 1969, 398 p., 36 photographies, format 21 × 17 cm) pour remplir une lacune bien sensible dans l'historiographie de sa patrie. L'auteur se propose de répondre à cet intérêt, en mettant à profit des découvertes récentes et en appliquant des méthodes modernes. Son livre remarquable représente, en effet, dans la littérature scientifique roumaine, le premier essai synthétique, fondé et hardi à la fois, de ce genre. Il se concentre sur la formation si discutée et sur les origines si mal connues de la plus jeune culture romane, qu'il suit dès sa naissance jusqu'au XVe siècle. Si ce n'est pas son honnêteté de savant, seules ses études à Cracovie (1923—1924) et à Paris (1924—1926) ont dû l'amener à l'idée d'encadrer cette culture dans le plan européen (appréciation des liaisons avec l'Occident roman d'une part, et de l'apport byzantin et slave de l'autre).

Avant d'entrer en matière, une question s'élève: Qu'est-ce que la culture? Pour Panaitesco, c'est toute la création collective de la société qui comprend tout ce qui reste unitaire dans la vie d'un peuple à travers les siècles. Les historiens qui la réduisent à la création artistique ou bien scientifique n'en font qu'un ornement de l'histoire formée par les récits des batailles ou des conflits sociaux. Dans l'interpénétration de Panaitesco, la culture fait partie intégrale des institutions et de leur développement, ne laissant aucun domaine de la vie sociale en dehors du champ de son influence. De là cette liaison intime, typique de la manière de voir de Panaitesco, entre l'introduction dans la culture et l'étude approfondie des faits historiques qui dévoilent cette symbiose de l'esprit (culture) et de la matière (nation), parce que c'est un peuple qui fait vivre sa culture. Voilà pourquoi la culture reste toujours particulière à un peuple et donc nationale. En dépit des emprunts, si nombreux qu'ils puissent être, elle trahit par la transformation d'éléments étrangers — aussi bien que par la création originale — l'esprit de la nation respectives, de même que l'apport de celle-ci au développement de la culture mondiale. Donc, pour comprendre une culture, il faut connaître d'abord son porteur.

Le facteur le plus stable dans la vie d'un peuple est son espace géographique (montagnes, rivières, forêts, sol). Cet espace au nord du Danube est habité aujourd'hui par les Roumains, formés historiquement par suite de la romanisation des tribus thraces. Mais les racines de la culture roumaine remontent jusqu'à l'époque néolithique (culture de Boian, 3 000—2 500 av. J.-C., civilisation de Turdaș-sur-Mureș, 2 300—1 800 av. J.-C.). Les découvertes archéologiques permettent de tirer la conclusion qu'en Roumanie, comme dans toute l'Europe d'ail-

leurs, il y avait avant la civilisation indo-européenne celle d'une population autochtone primitive. Ce sont pourtant les tribus thraces mentionnées plus haut, plus exactement les Daces, qu'on considère comme les aïeux des Roumains d'aujourd'hui et qui peuplèrent la région danubienne parcourue par la chaîne des Carpates, sur laquelle Panaitesco nous donne un bref aperçu. La civilisation géto-dace atteignit son apogée dans la période du IV^e au I^{er} siècle av. J.-C. Les Daces (Gètes) sont créateurs d'une des cultures antiques qui est aussi digne d'attention que celles des Germains et des Celtes, et même que celle du monde gréco-romain. Les Daces créèrent une architecture particulière, ils savaient ouvrager l'argent d'une manière tout à fait originale, et professaient une religion monothéiste remarquable basée sur une théologie spiritualiste comparable avec celle des Grecs et des Romains. Le père de l'histoire Hérodote et le géographe Strabon sont les premiers à parler de cette tribu établie au nord du Danube. Leur dieu Zalmoxis, dont Hérodote nous révèle l'existence, reçoit les âmes des morts, et, selon Dion Chrisostome, vit dans une grotte dans les montagnes saintes de Cogaenon. Cette foi dans l'immortalité de l'âme range les Daces du côté des peuples germaniques (le Walhalla) et gaulois (cf. César, *De bello gallico*), parce qu'elle est plus vivante que celle des nations méditerranéennes. Hérodote appelle Zalmoxis „un démon“ ce qui dans la bouche des anciens voulait dire *un esprit invisible d'essence divine*, et ajoute que les Gètes ne croient en l'existence d'aucune autre divinité. Panaitesco tend à l'interpréter comme la preuve du monothéisme chez les Daces, étant, néanmoins, loin de vouloir exagérer la portée de cette assertion, car, à son avis, les hommes croyant aux diverses forces de la nature, les ont incarnées dans une puissance suprême. Dans cette optique, les différences entre le polythéisme et le monothéisme perdent nécessairement beaucoup de leur incompatibilité. La religion spiritualiste des Daces fut accompagnée d'une haute morale (Hérodote, Dion Chrisostome), soit héroïque (on obtient l'immortalité en sacrifiant sa vie pour la patrie), soit ascétique (les ascètes qui se consacrent à la contemplation et aux mortifications parviendront à la vie éternelle). Flavius Josèphe (*Antiquités judaïques*, XVIII, 2, 5) parle de la secte juive des Esséniens qui rappelle les Daces nommés Polistai. L'historien grec Diodore de Sicile cite trois grands prophètes de l'humanité: Zarathoustra, Zalmoxis et Moïse (Diodore, I, 94). Panaitesco fait quand même observer qu'il s'agit d'une religion d'élite malgré le fait que ce fut une religion d'Etat, avec un roi divinisé et secondé par le grand prêtre. La religion populaire est folklorique, accompagnée de pratiques magiques: rites pré-chrétiens qui ont survécu, à la différence de la religion des nobles, à la conquête romaine. Voilà pourquoi l'héritage géto-dace chez les Roumains est surtout d'ordre ethnique comprenant certaines formes de la vie populaire.

La conquête romaine signifie la colonisation en masse de la Dacie avec la *romanisation organisée du pays qui restera désormais roman*, en dépit de toutes les influences ultérieures, ce qui n'est pas valable pour les autres régions balkaniques romanisées. La Dacie commença à perdre sous Auguste déjà son orientation hellénique (due, entre autres, à l'influence des colonies grecques fondées aux VI^e et VII^e siècles sur le littoral), en s'ouvrant vers l'Occident (monnaie romaine, inscriptions daces en lettres latines, etc.). Les commerçants et les artisans venus de l'empire furent les initiateurs des Daces dans la voie de la civilisation romaine, et l'asile accordé aux évadés de l'empire, par exemple, fut l'une des causes déclarées des guerres contre les Daces. Mortimer Wheeler parle du *courant de la civilisation romaine* qu'il trouve caractéristique de tous les peuples barbares vivant à proximité des frontières de l'empire. C'est en effet cette idée de Mortimer Wheeler dont se sert Panaitesco pour expliquer la romanisation simultanée de toute la Dacie, cela veut dire y compris les régions habitées par les Daces libres qui se trouvaient en dehors de la domination militaire et administrative directe de Rome, de même que la persistance de l'influence romaine en Dacie après la retraite des légions impériales sous Aurélien, provoquée par la crise économique et les attaques barbares. La pénétration en Dacie du christianisme aux IV^e, V^e et VI^e siècles témoigne des liens existant entre l'ancienne province et le centre de la civilisation latine. La terminologie chrétienne en roumain est dérivée des mots latins (baptisare, angellus, crux, sanctus, etc.). Ce n'est que sous l'empereur Justinien que les Roumains s'attachèrent à l'Église grecque. La victoire du christianisme sur les deux rivaux officiels, la religion de Zalmoxis, foi aristocratique, et celle du Capitole, disparue avec les autorités romaines, fut facilitée par un compromis avec la religion populaire païenne, disposée à certains accommodements avec le christianisme (quelques usages folkloriques se sont conservés jusqu'à nos jours). Enfin, quand la péninsule balkanique se voit peuplée de nouvelles nations venues de l'Est, les Slaves qui en furent les plus importants, ont subi, d'après l'historien allemand E. Schwartz, une influence occidentale, germano-latine, par l'intermédiaire des anciens Roumains (Urrumänen) en Dacie et Mésie. Mais la chute de l'empire d'Occident a pour

résultat le déplacement du centre politique et culturel en Orient, et l'empire change de caractère: un Etat jusque là basé sur les villes se rapproche d'une monarchie asiatique soutenue par la bureaucratie et l'armée.

Le problème de la *continuité romaine*, pour laquelle on vient de citer divers témoignages, n'en reste pas moins une question qui a fait couler beaucoup d'encre surtout à l'époque où sa solution impliquait également de graves conséquences politiques. Robert Roesler dans ses *Etudes roumaines* (*Rumänische Studien*, Leipzig 1871) affirme que les Roumains sont venus de l'autre côté du Danube, du sud, vu le fait qu'il n'était pas possible de romaniser la Dacie pendant la courte période de la domination romaine (au total 170 ans) et, par conséquent, qu'ils n'y ont pas le droit d'un peuple autochtone, pas plus que les Hongrois ou les Allemands en Transylvanie, par exemple. Refusant comme absurde l'hypothèse formulée par Roesler, à savoir que toute la population romanisée quitta le pays après le départ des autorités romaines, nous nous trouvons encore devant un manque absolu des preuves d'une telle immigration massive de la population roumaine au XIII^e siècle. De toutes les preuves rassemblées par Roesler trois seulement font aujourd'hui l'objet de l'attention des historiens: 1. *silence des sources historiques sur les Roumains au nord du Danube pendant dix longs siècles*, 2. *disparition des noms antiques des localités dans la Dacie de Trajan*, 3. *mots albanais dans la langue roumaine*. Panaitesco fait observer que: 1. Le silence n'est pas absolu — rapport de Priscus sur l'emploi de la langue latine à la cour d'Attila où il fut l'ambassadeur de Théodose III, noms latins de certains martyrs goths de cette région, etc., et surtout les renseignements contenus dans le *Strategicon* de Maurikios (Mauricius) de l'an 600, parlant de l'existence des Romains en Dacie où ils vivent à côté des Slaves. De plus, il faut se rendre compte qu'au moyen âge il était habituel, en parlant d'un pays, de n'indiquer que le nom de la tribu dominante (c'est ainsi qu'on parlait des Gaulois en France sans mentionner les Romains, les Francs ou les Bourguignons, et on appelait de même Scythes tous les barbares qui vivaient dans le sud de la Russie sans mentionner les Huns, les Avars et les Goths). 2. L'argument toponymique n'est pas absolu non plus: a) il existe toujours en Roumanie des noms latins antiques qui se sont conservés jusqu'à nos jours (noms de rivières d'origine latine — Samos, Maris, Tisa, Aluta, Timisoș, Dunaris); b) il est vrai qu'en Gaule ou en Espagne et même en Mésie on rencontre des noms de localités antiques, mais ce sont des *villes*, pas des *villages*. 3. L'influence albanaise est une question plutôt philologique, dont l'étude amène à conclure que la soi-disant influence de l'albanais sur la formation du roumain quelque part au sud du Danube se réduit au substrat thrace que les deux langues examinées ont en commun.

En étudiant l'*ethnogenèse roumaine* on ne doit pas oublier que l'espace roumain occupe un tiers du sud-est de l'Europe, et que l'enclave romane dans la mer slave fut toujours très importante — les 18 millions de Roumains d'aujourd'hui représentent un nombre de beaucoup supérieur à celui des Serbes, des Croates, des Hongrois, des Grecs ou des Bulgares ce qui prouve que les Roumains devaient être le peuple proportionnellement le plus nombreux de la péninsule balkanique. (Dans ce contexte il ne faut pas oublier non plus l'existence d'une autre langue romane, du dalmate, langue intermédiaire entre l'italien et le roumain, parlée jusqu'au siècle passé.) L'idée favorite de Panaitesco est opposée à la définition énoncée dans l'histoire de la Roumanie publiée par l'Académie des Sciences de la R.S.R., où l'on parle explicitement de l'*origine daco-romane* du peuple roumain. Panaitesco regarde les Roumains comme les *héritiers de la romanité orientale, dont l'axe fut le Danube*. La cristallisation de la nation roumaine d'une part, et de diverses nations slaves d'autre part, est le fruit d'une dénationalisation réciproque, d'un processus historique qui se produisit dans la péninsule des Balkans et qui ne se termina qu'au XIII^e siècle.

La plus vieille mention des Roumains en général date de l'an 976, où le chroniqueur Cedren de Bulgarie parle de certains „Valaques nomades“ qui étaient répandus sur le territoire de l'Empire bulgare. Les Roumains vivant au nord du Danube ne sont mentionnés dans les sources historiques qu'à partir du IX^e siècle (Gesta Hungarorum et Chronique de Nestor). Ils figurent aussi dans la Chanson de Roland, où on les appelle „blōs“ ce qui est dérivé de „blași“ (Valaques). Ce mot d'origine germanique (Welschen) fut employé dans les textes slavo-romans (vlahi, volohi, olahi) pour désigner les Roumains.

C'est cette période mal connue, à partir de la retraite romaine jusqu'à la fondation de l'Etat féodal, négligée par la vieille école archéologique, qui est devenue l'objet d'études intensives après la formation du gouvernement socialiste en Roumanie. Leurs résultats montrent que la culture populaire dace (céramiques, rites d'ensevelissement) survécut non seulement à la conquête romaine, mais qu'elle persiste jusqu'au IV^e siècle. Les traces laissées par les peuples migrateurs (Goths, Gépides, Huns, Slaves) entre les IV^e et VIII^e siècles présentent

des particularités témoignant d'une symbiose de leur culture avec celle du peuple autochtone. Aussi l'inventaire archéologique de la période suivante (VIII^e—X^e siècles) prouve l'existence d'une civilisation spécifique que les archéologues attribuent aux proto-roumains („civilisation de Dridu“, appelée ainsi selon un site près de la ville d'Urziceni). Vu le fait que cette civilisation dépasse clairement les frontières démographiques roumaines — on la trouve également au sud du Danube et en Ukraine — les archéologues proposent de parler plutôt de la civilisation *danubo-balkanique* et de la *symbiose proto-roumaine-slave*.

L'élément essentiel de la culture qui représente d'une manière abstraite la vie matérielle et spirituelle de la nation sans néanmoins créer la culture, est la langue. Les caractéristiques de la langue reflètent le niveau culturel et social de ceux qui la parlent: *la langue suit la culture*, et peut se mettre au service de l'épanouissement de celle-ci (le latin, par exemple). Le roumain s'est formé à partir du latin vulgaire parlé du I^{er} au VI^e siècle sur le territoire de la romanité orientale, c'est-à-dire dans toutes les provinces romanisées de la partie orientale de l'Empire romain. Ce latin oriental d'autrefois (dialecte unitaire oriental) se sépare assez tôt des dialectes romans occidentaux — de son caractère plus archaïque par comparaison avec d'autres langues romanes plus évoluées. C'est W. Meyer-Lübke lui-même qui constate que l'évolution du roumain est la moins troublée de toutes les langues romanes. La manière de penser et la structure grammaticale sont latines. Le roumain est sans nul doute une langue romane, mais son vocabulaire contient une quantité de mots slaves et grecs, et si l'on y ajoute d'autres phénomènes encore, il n'est pas possible de passer sous silence la parenté entre les langues balkaniques, dont l'unité linguistique, note Panaitesco, est un *fait d'histoire médiévale, pas antique*. Après avoir examiné les divers dialectes roumains, l'auteur constate que l'influence la plus profonde fut celle des Slaves.

La base matérielle étant une condition préalable de l'évolution de la culture spirituelle, Panaitesco l'étudie de près pour pouvoir affirmer que les Roumains étaient un peuple sédentaire qui s'occupait de l'élevage du bétail et de l'agriculture. A cette occasion il s'intéresse à l'aspect des villages médiévaux, au travail agricole, à la répartition des terres et à l'alimentation de la population. C'est un type spécifique de vie économique primitive, appelé *carpato-balkanique*, caractérisé aussi par la production artisanale, avec les origines du commerce et l'industrie à domicile (tapis, travaux de couture, etc.). Tout cela contribua à la formation du sens de l'art du peuple roumain, peuple libre qui sait se réjouir de la vie et du travail. Le village roumain jouit en effet d'une longue tradition, dont les racines remontent jusqu'aux temps préhistoriques, quand la communauté villageoise basée sur la propriété commune de la terre représentait la plus vieille forme de l'organisation sociale. L'organisation intérieure de la communauté villageoise revêt une forme spécifique et nationale, et c'est la vitalité de cette institution qui empêcha l'introduction du système esclavagiste (*latifundia*) en Dacie sous la domination romaine. Comme le colonat non plus n'en pouvait pas être typique, vu le fait qu'il apparaît assez tard (au II^e siècle en Italie et de beaucoup plus tard dans les provinces), il faut chercher les origines de la féodalité roumaine dans le développement de la communauté villageoise qui survit jusqu'au X^e siècle. La communauté étant à la fois une institution sociale, elle avait sa propre administration (juges), et en cas de besoin plusieurs communautés s'unirent pour former des associations militaires, dont les chefs élus s'appelaient les *voivodes* (chefs d'armée).

Un chapitre à part est consacré à l'*art médiéval roumain*. Les Roumains du moyen âge aimaient la beauté inutile, la richesse de l'expression (ornements), à la différence des occidentaux à l'esprit pratique, qui construisaient des maisons solides et travaillaient systématiquement. S'il est donc tout à fait juste d'apprécier la richesse de l'art populaire roumain du point de vue esthétique quant à ses buts et origines, on ne saurait négliger un autre élément très important, à savoir le *magique*. Pour un paysan médiéval un chant est un charme, un chant d'amour est plus qu'une poésie, c'est une magie. Par conséquent les peuples des Balkans se livrent à la création artistique non seulement parce qu'ils aiment le beau, mais aussi qu'ils la croient *utile*, et c'est en liaison intime avec cet élément magique que sont nés les chants, formes et couleurs, c'est la croyance magique morque les débuts de l'art populaire chez les Roumains. A la différence de l'Occident, c'est une culture paysanne par excellence. La ballade populaire roumaine par exemple est d'après Panaitesco le fruit d'une création collective de la communauté villageoise et disparaît avec celle-ci. L'auteur répartit les ballades roumaines du point de vue chronologique en plusieurs cycles: 1. *la ballade ducale ou historique* qui chante les héros de la lutte pour la liberté, en particulier les combattants contre les Turcs, liée à la littérature professionnelle des trouvères des cours féodales; 2. *la ballade de brigands*, inspirée par la lutte du peuple asservi contre la classe dominante; 3. *la ballade pastorale, fantastique*, dont le sujet sont des mythes

pré-chrétiens (par. ex. Miorița, la perle de la ballade populaire roumaine, une ballade métaphysique de valeur universelle qui n'a pas sa pareille dans les Balkans). La poésie lyrique est représentée par les *doïnas*, dont l'appellation est prise probablement du latin *dolor*, et qui s'opposent à la littérature épique prédominante chez les Slaves balkaniques. (Rappelons qu'un recueil de doïnas et clameurs de Transylvanie a été réuni par J.-U. Jarnik et A. Birseanu, et que la plus récente édition de ce recueil, soignée par A. Fochi, a été publié à Bucarest en 1968.) C'est encore le chant choral et la musique populaire auxquels sont consacrées plusieurs pages de l'ouvrage.

La féodalité formant un cadre solide pendant les siècles à venir qui intéressent l'auteur, Panaitesco examine ses origines et son évolution, en partageant son intérêt entre toutes les parties constitutives de la Roumanie actuelle, divisée jadis en Valachie, Moldavie, Transylvanie et Dobroudja, et en y cherchant les germes de l'organisation étatique. Les Slaves étant la classe dominante à cette époque-là, le *slavonisme est étroitement lié à la féodalité roumaine*. Au cours de sept cents ans (entre les Xe et XVII^e siècle), la langue officielle de la cour et de l'Église fut le vieux-slave avec l'alphabet glagolitique, remplacé plus tard par l'alphabet cyrillique qui était employé même pour la langue roumaine jusqu'au prince Cuza (XIX^e siècle). Au début, le vieux-slave dut sa position à l'influence du puissant Empire bulgare (VIII^e et IX^e siècles), puis la différence des langues ne marqua que celle entre la classe dominante et la classe dépendante. En Roumanie, souligne Panaitesco, le slave n'est plus la langue maternelle d'une certaine couche de la population du pays, mais exclusivement une langue de culture (comme le latin à l'Ouest), employée par un peuple roman, comme en témoignent, entre autres, l'Allemand Schiltberger qui dit en 1396 que les Valaques ont une langue à eux, ou le chroniqueur polonais Dlugosz, contemporain d'Étienne le Grand (1457—1504), qui écrit à propos des Roumains qu'ils sont originaires d'Italie, d'où ils ont été expulsés, et qu'ils ont adopté le rite et les coutumes slaves. C'est aussi sous l'influence de l'Empire bulgare (tsar Boris en 864) que le christianisme sous sa forme orientale devient au fait religion d'État. De plus, jusqu'à la fin du XVII^e siècle la langue entendue dans les églises (de même que celle des actes officiels) fut une langue que le peuple ne comprenait pas, ce qui était dû à l'expansion de la liturgie slave à partir de la Bulgarie vers le nord (Serbes et Russes).

Si Panaitesco s'efforce de voir les problèmes de la culture roumaine dans le cadre balkanique, ce n'est pas qu'il voudrait ressembler à ces historiens qui surestimaient les influences extérieures au détriment de l'apport original du peuple roumain. Il est au contraire d'avis que pour comprendre une culture nationale, il n'est pas prudent de s'occuper outre mesure de telles influences, mais qu'il faut se concentrer plutôt sur le développement intérieur de la société en question. Les influences extérieures ne sont pas les éléments créateurs d'une culture, elles montrent seulement quelques réalités spécifiques et historiques, tandis que les institutions sociales, militaires ou bien le caractère de la culture sont constitutifs, on ne les emprunte pas. Les historiens matérialistes, croit Panaitesco, ne contestent pas l'importance des liaisons avec l'étranger, mais ils les envisagent plus ou moins comme une interpénétration des éléments de culture, c'est-à-dire ils *substituent la notion de cadre culturel à celle d'influences culturelles*. Ce sont d'ailleurs les linguistes (A. Rosetti, Jokl) qui appliquèrent la théorie de l'unité de la culture balkanique médiévale à l'explication des parentés entre les langues balkaniques. Panaitesco ne fait que développer cette théorie en affirmant qu'une civilisation commune apparut dans le sud-est de l'Europe, basée sur la solidarité populaire née dans la lutte commune contre Byzance et son régime féodal, et contre l'Empire turc plus tard, et que cette unité trouve son reflet, entre autres, dans la propagation contagieuse des hérésies populaires à caractère social chez les Bulgares, les Grecs, les Serbes et les Roumains (bogomilisme).

Sur le plan idéologique, la Roumanie, quoiqu'elle se trouvât sous l'influence byzantine, n'en resta pas moins ouverte aux mouvements occidentaux qui ont tous laissé des traces dans la culture roumaine (idées religieuses, Renaissance, etc.). Les contacts avec l'Occident furent maintenus grâce au commerce et aux croisades, fruit d'une solidarité internationale de l'Europe féodale de même que populaire, quand les masses de la population animées d'un élan mystique se lancèrent à la conquête du Saint-Sépulcre. Panaitesco, à la différence des manuels d'histoire courants, considère que le premier État des Roumains fut la Grande-Valachie, unité autonome en Thessalie qui appartenait à l'Empire byzantin, fondée en 980 par Niculța, seigneur féodal local. En 1190, Frédéric I^{er} Barberousse arrive avec ses croisés en Grande-Valachie, près de Salonique, où il trouve *tout ce dont il a besoin*. La Grande-Valachie ne fut supprimée que par les Turcs en 1397 et les Valaques, qui y vivaient ensemble avec les Bulgares, furent connus en Europe occidentale grâce aux chroniqueurs

français (Villehardouin, Henri de Valenciennes). Si l'on parle des croisades, il faut se rendre compte que *croisade* signifie une lutte offensive contre les infidèles, contre les Arabes en Espagne ou contre les Tartares dans les Carpates. C'est ainsi que se battaient sur le territoire roumain les Chevaliers teutoniques et les Chevaliers hospitaliers qui y siégeaient dans la première moitié du XIV^e siècle pour protéger le pays. Du point de vue commercial, les croisades eurent pour conséquence la transformation de la mer Noire en mer Italienne (Venise et Gênes fondèrent leurs colonies sur le littoral). Si l'on étudie les contacts avec l'Occident, il ne faut pas oublier l'existence des Roumains occidentaux habitant les régions montagneuses de l'ouest de la péninsule balkanique avec la ville de Raguse (Dubrovnik) pour centre, et la coexistence des Roumains avec les Hongrois en Transylvanie, région roumaine conquise par les Hongrois et dominée par eux, mais qui sut garder son autonomie sous les ducs autochtones, de même que ses relations avec le reste du pays roumain.

Relativement concis sont les passages traitant des diverses nations asiatiques qui successivement conquièrent ou occupèrent la Roumanie, dont les derniers furent les Tartares. Il est vrai que ces peuples soit se dispersèrent dans le milieu roumain, soit se retirèrent ne laissant que quelques traces plus ou moins importantes de leur présence. Ce qui est essentiel, c'est le fait que leurs attaques freinèrent la formation de l'État féodal roumain au nord du Danube. *La naissance de l'État roumain fut l'aboutissement logique du développement de la société roumaine, où un rôle très important échut aux villes médiévales.* Les premières villes, communautés libres sous la protection d'un seigneur, furent fondées en Italie, puis dans les Flandres et les pays rhénans, et en France, et ce sont les colons venus de ces pays, toujours lors des croisades, qui contribuèrent au cours des siècles suivants (du XII^e au XIV^e siècle) à la naissance des villes en Hongrie, en Pologne et en Roumanie. Mais certains faits indiquent que *l'origine de plusieurs villes roumaines est due à la transformation économique et sociale de la communauté villageoise, ce qui est un phénomène purement roumain.* C'est que jusqu'au XVII^e siècle une quantité de villes roumaines — comme en témoignent divers documents — gardèrent leur vieille organisation de communauté villageoise, en recevant toutefois le statut d'une ville. Une bonne part des habitants sont des artisans qui s'adonnent également à l'agriculture. Si l'on y ajoute le manque d'une véritable concurrence, on comprend l'apparition tardive des corps de métier (au XIV^e siècle en Transylvanie et dans la seconde moitié du XVI^e siècle en Valachie et Moldavie). Donc, ce n'est qu'après un processus qui avait duré plusieurs siècles (X^e—XIV^e siècles) que deux monarchies féodales roumaines, la Valachie et la Moldavie, furent créées. Pendant cette période toutes les conditions préalables à l'établissement d'un État (chefs locaux, population dense, structure sociale, villes, commerce, etc.) avaient été remplies, ce qui rejette l'histoire du fondateur légendaire Negru Vodă, venu de l'autre côté des Carpates, dans le monde des contes de fées. L'embryon de cet État médiéval fut la *terre* (terra, țară, zemlia), une région d'un seul peuple dominé par plusieurs chefs locaux.

Le *dualisme politique roumain* qui dure jusqu'à l'unification en 1859, représente selon Panaitesco un des problèmes les plus importants de l'histoire roumaine. Il ne s'agit pas d'un morcellement de l'État en plusieurs provinces, comme c'est le cas de l'Italie ou de l'Allemagne. Les causes principales du dualisme roumain sont: a) politiques — sans la Transylvanie, les deux pays ne sont plus unis que par une courte frontière, donc la conquête de la Transylvanie par les Hongrois au XI^e siècle signifie que les Roumains seront désormais divisés; b) géographiques — chaîne montagneuse des Carpates, hydrographie différente; c) économiques — liaisons commerciales de la Moldavie avec la Pologne qui avait besoin de ce pays pour protéger son accès de la mer Noire, orientation de la Valachie vers la Hongrie. La religion orthodoxe étant le facteur principal de l'unité culturelle de la féodalité orientale, Panaitesco souligne le rôle joué dans l'unification interne par les cloîtres, dont la contribution au développement de la culture fut d'habitude exagérée (ceux qui écrivaient les actes et peut-être les chroniques au XV^e siècle étaient des laïques). Dans ce contexte, un des problèmes ouverts de l'histoire de l'Église médiévale roumaine attire l'attention de Panaitesco, à savoir le *droit d'hirotonie*: de quelle autorité ecclésiastique dépendait le clergé roumain avant la formation de l'État? d'où provenaient les livres slaves et où se trouvait le siège du dignitaire ecclésiastique qui ordonnait selon les rites les prêtres roumains? Panaitesco est lui aussi d'avis qu'on peut trouver la solution de ces problèmes en principe dans les contacts avec les évêques orthodoxes siégeant au sud du Danube, mais il ne serait pas juste de réduire les relations, qui sans aucun doute existaient, seulement à des passages. Dans l'Empire byzantin il y avait un *évêché des Valaques* qui devait servir les Valaques balkaniques. Le pape Grégoire II se plaint dans sa lettre au prince Bela, fils du roi hongrois, de la présence des pseudo-évêques du rite grec sur le territoire roumain, et Panaitesco se

demande qui sont ces pseudo-évêques, sinon, selon toute probabilité, les représentants itinérants de l'épiscopat orthodoxe qui transmettaient l'hérotonie d'un droit de transmission indirecte. C'est aussi l'idée de N. Iorga, et en fait il y a des preuves historiques en faveur du fonctionnement du droit d'hérotonie sans épiscopat.

La cristallisation de l'Etat roumain fut accompagnée de l'épanouissement de la culture féodale d'expression slave, dont les débuts datent du X^e siècle. Comme dans toute l'Europe médiévale, la culture orientale revêt une forme religieuse (littérature religieuse, disputations morales et théologiques) avec certains éléments laïques (histoire, légendes, poésie). Ce n'est que la littérature populaire orale qui échappe à cette tutelle. En analysant les caractères de la culture roumaine, Panaitesco constate que c'est l'orthodoxie, le respect des mœurs et coutumes, et le conservatisme (la vie est sainte, et tout ce qui est saint ne se laisse pas améliorer). Les Roumains montrent dans leur art l'amour pour le concret (peinture, couleurs, formes) et détestent l'abstrait (pensée, musique, lettres). La civilisation balkanique fut une *civilisation rurale et orthodoxe*, formée sous l'influence de Byzance, et qui puisa dans cette culture supérieure avec une tendance à un éclecticisme simplificateur. C'est encore N. Iorga qui a fait observer que la culture orthodoxe des Balkans portait des traces byzantines greffées sur la substance de la culture de chaque peuple respectif. On traduisit du Grec les sermons, les chroniques, les vies des ascètes, et on ne s'intéressa pas aux écrits philosophiques et rhétoriques créés à Byzance. A l'art de la mosaïque byzantine se substitua la peinture murale, plus simple et plus vivante.

La *littérature féodale roumaine* qui reflète la manière de vivre et de penser de la classe dominante (surtout dans la ballade héroïque), et qui est également *orale*, marque la pénétration de la langue populaire dans le domaine du slave. La forme de versification et probablement la mélodie d'accompagnement étaient les mêmes pour la ballade populaire et la ballade courtoise, mais c'est justement cette coexistence de la littérature féodale et de la littérature populaire qui pose pour certains savants des problèmes de priorité. Panaitesco refuse l'opinion formulée par N. Iorga qui dérive toutes les ballades populaires de la ballade courtoise de même que celle soutenue par A. Amzulesco qui adjuge des racines paysannes à toute la littérature orale médiévale. Quant à la structure de la ballade, Panaitesco fait remarquer que celle-ci se compose de deux éléments distincts: a) d'un thème international (par exemple une femme enfermée entre les murs d'une construction, une jeune fille enlevée par les Tartares, etc.), et b) d'un fait concret dans la ligne du thème en question. C'est la répétition de ce thème général qui décida certains historiens à contester l'historicité de la ballade en général, sans distinguer ces éléments l'un de l'autre. A côté de la ballade il y avait encore la légende, sans mélodie, qui se racontait et qui, étant liée à un certain lieu, n'était pas aussi répandue que la ballade. Un phénomène culturel typique de la *péninsule balkanique* est la ballade slavo-roumaine (récemment étudiée par A. Balotă), une série de légendes poétisées en bulgare, éventuellement en serbe, ayant un sujet roumain avec des personnages tirés de l'histoire roumaine. Par contre, il existe des ballades roumaines avec des héros serbes. Ce cycle date du XIV^e siècle et du début du XV^e siècle. On croit que la ballade bulgare chantant les souverains roumains est née sur le territoire roumain, où l'on employait le slave comme langue littéraire. Donc, en Roumanie, il devait y avoir à côté de la littérature roumaine orale, et de celle écrite en slave, encore une littérature slave orale, chantée par des trouvères bilingues.

La fin du chapitre consacré à l'art médiéval roumain concerne les arts plastiques. Dans l'architecture, les églises orthodoxes reflètent l'esprit autochtone, la création populaire roumaine, tandis que les églises catholiques (la cathédrale d'Alba Iulia du XIII^e siècle) sont construites en style roman. Il y avait également des églises communes pour les catholiques et les orthodoxes. Les arts plastiques en général témoignent d'une influence byzantine, venue pour la plupart par l'intermédiaire de la Dobroudja qui est restée le plus longtemps sous la domination de Byzance, mais Panaitesco refuse avec véhémence la théorie soutenue par quelques savants sur le caractère dobroudjan de la culture roumaine, théorie inacceptable, si l'on étudie la question sous tous les aspects.

Le but déclaré par l'auteur est de *fixer les faits historiques qui préparèrent la formation de la culture médiévale roumaine* et d'éclaircir les questions principales qui s'y rattachent. Avec une modestie de savant, l'auteur croit avoir rempli sa tâche en déblayant le terrain pour un ouvrage ultérieur sur l'histoire de la culture médiévale roumaine. Il voit une certaine innovation dans sa conception des unions culturelles, à quoi on pourrait ajouter son effort de parvenir à une synthèse conçue d'une manière systématique.

Le livre de Panaitesco est accompagné de beaucoup d'illustrations et de photos, aussi que d'une carte bien instructive du territoire roumain. Il est complété d'un index des noms

propres et des thèmes, et surtout d'une riche bibliographie, où l'on rencontre de même des savants tchèques (Safařík, Niederle, Chaloupecký, Pastrnek, Dvorník, Kadlec, Macúrek). L'auteur, habile styliste, sait captiver l'attention du lecteur qui, de son côté, lui saura gré encore de la façon claire dont il présente ses idées, ce qui contribue essentiellement à faire son livre bien accessible. C'est un but d'autant plus difficile à poursuivre que dans un ouvrage aussi vaste guette toujours le danger d'en faire un lourd exposé surchargé de citations, de références, de méditations abondantes et de longs passages n'exposant que des faits trop connus. Mais l'ouvrage que Panaitesco nous a légué (l'auteur est mort en écrivant les dernières pages de son livre) est bien réussi à tous ces points, digne couronnement des efforts qu'il a coûtés à son auteur. Finalement, il serait injuste de passer sous silence l'excellente présentation du livre. C'est un ouvrage sympathique et honnête qui ne ferme pas les yeux devant la complexité des problèmes, et c'est pourquoi il apporte certaines vues qui, peut-être, ne seront pas acceptées par tous. Mais ce risque n'est-il pas le vrai mérite de toute œuvre qui sort des sentiers battus et aspire à être plus qu'une simple compilation explicative sans imagination et sans audace? C'est là que se trouve l'originalité d'un auteur désireux de familiariser le public avec les traditions culturelles de sa patrie.